# Elisabeth Brami

## LES GARCONS SE CACHENT POUR PLEURER

A la mémoire ma voisine Marie-Jeanne Pour Antoine Perraud et les siens

« La mort est une catastrophe naturelle » Un garçon de 7 ans

« Il me semble que c'est lorsque ce sera dans un livre que cela ne fera plus souffrir... » Marguerite Duras

C'était le dernier dimanche. Il n'y en aurait pas d'autre. Le dernier dimanche où je verrais ma grand-mère, et je ne le savais pas. Personne ne le savait. Personne ne pouvait s'en douter il parait. Enfin... ça c'est Papa qui me l'a juré.

Moi, ce matin-là, je m'étais mis à râler. Pas envie de sortir. Avec mon copain Igor, au troisième étage, on s'était organisé un super dimanche tous les deux. Longtemps qu'on attendait pour commencer notre BD. Et tout à coup, à cause de la visite chez grand-mère, plus possible!

C'était nul : j'avais déjà préparé toute une page de texte et de bulles, et Ivan, des super dessins d'ogres. Il est fort en dessin, Igor. Moi, c'est en écriture et en imagination. Greu, c'était notre personnage principal : un ogre malheureux que sa famille détestait parce qu'il refusait d'être méchant et de manger des gens.

J'étais furax, alors j'avais insisté pour rester à la maison. « Pas question et ne discute pas !». Voilà tout ce que m'avait répondu papa en débarrassant à la vitesse grand V, les restes du petit-déjeuner. Il avait l'air pressé de prendre la salle de bain.

Moi, le dimanche, je passe au ralenti. Mais là, j'avais carrément fait exprès de trainasser. Le nez dans mon bol de céréales, je m'étais appliqué à charger soigneusement des pépites de choco dans les pétales de maïs pour les faire flotter sur le lait. Parfois, vu le temps que j'avais mis, tout chavirait parce que les céréales s'étaient ramollies.

Même plus faim : la visite obligée chez mamie, ça m'avait coupé l'appétit.

Pourtant, au bout d'un moment, il avait fallu que je me bouge parce que j'avais encore mes devoirs à finir pour lundi. Il valait mieux que je n'attende pas trop que Papa sorte de sous sa douche pour me le rappeler, ça n'aurait pas rigolé. « Enzo, je ne veux pas avoir à te le répéter! » . C'est sa phrase préférée et il adore la répéter, répéter, répéter... bizarre, non?

Enfin... les parents sont des parents ! On dirait presque qu'ils sont nés comme ça, tout faits, qu'ils n'ont jamais été petits avant.

Moi, quand je serai grand, je ne veux pas oublier mon enfance.

Maintenant, je le sais que je ne retournerai plus jamais rue Saint Jacques. Pas la peine de chercher Magie là-bas. (c'est comme ça que je l'appelais mamie, mais juste quand on n'était que tous les deux. Marie-Jeanne, c'était trop long)

Ca me ferait peur d'y retourner, dans son appartement. Monter les trois étages en bois ciré, agripper la sonnette de cuivre en me mettant sur la pointe des pieds, et entendre Magie, de l'autre côté de la porte, jouer pour moi à Mèregrand et chevroter: « Tirez la chevillette et la bobinette cherra ». Des mots que je ne comprenais pas quand j'étais plus petit, mais qui me faisaient toujours frissonner.

Magie, elle était très malade, et on ne s'en doutait même pas. Juste très très fatiguée et puis elle ne s'est plus réveillée. On l'a enfermée dans une boite en bois, et la boite, on l'a mise dans une grosse voiture toute noire, et arrivés à sa campagne, on a fait descendre la boite au bout de grosses cordes tout au fond d'un trou carré dans la terre toute mouillée.

Sûr que mon bouquet d'anémones acheté avec <u>mon</u> argent de poche, a dû faner depuis, au milieu de tous les autres, même s'il a plu très fort dessus. Magie l'aurait bien aimé, mon bouquet de toutes les couleurs. Même si elle en avait horreur, des fleurs « décapitées » comme elle disait. Quand on lui en offrait pour son anniversaire ou pour la fête des mères, elle faisait la grimace devant les roses les plus belles et pas merci.

Elle disait « décapitées », et moi, je voyais bien que ce n'était pas la tête, mais la queue qu'on leur avait coupée, aux fleurs. Je n'ai jamais osé le lui faire remarquer. J'avais peur qu'elle se moque de moi ou qu'elle se mette en colère. Elle n'était pas commode quand elle était en colère, Magie! Avec elle, il fallait tout comprendre au quart de tour, sinon, elle s'énervait.

En tout cas, elle avait raison : c'est bête d'avoir déposé tous ces bouquets le jour de son enterrement. Maintenant, rien n'est resté ni n'a poussé dans le cimetière. Rien qui fasse joli.

Plus tard, un jour, quand je pourrai, je sais ce que je ferai: j'irai y planter un petit arbre avec des racines sur sa tombe, peut-être un saule pleureur. Un saule pleureur, oui, c'est une bonne idée: les branches longues et vertes caresseront la terre, et quand il aura bien grandi, ça me fera une cabane pour me cacher si j'ai envie de pleurer.

Se cacher pour pleurer? Ce n'est pas forcé, je sais. Ce n'est pas honteux de pleurer, et ce n'est pas parce qu'on est un garçon qu'on n'a pas le droit. Ca, c'est grâce à Magie que je le sais, parce que Papa lui, c'est tout de suite: « ça suffit de chialer! ». Maman, elle, quand je m'effondre, on dirait qu'elle va se mettre à pleurer avec moi. Quant aux autres, à l'école, ils me traitent de femmelette ou d' « omelette ». Une fois, pendant la récré, Ben et sa bande m'ont tourné autour à cent à l'heure, en hurlant en cadence: « Enzo les grandes eaux du zoo! oh! oh! » J'avais beau serrer les dents, mes yeux coulaient tout seul, et mon nez aussi. Ca m'avait fait honte.

C'est Magie la première qui m'a dit qu'un homme qui pleure, c'est beau. Que ce soit un petit garçon ou une grande personne. Ca prouve qu'il a des sentiments, qu'il n'est pas un crétin sans cœur, un robot-macho qui roule des mécaniques. Je n'avais pas vu le rapport avec la mécanique, mais je n'avais rien demandé. Elle m'aurait secoué de sa grosse voix exaspérée que je n'aimais pas. C'est l'autre voix, celle qu'elle prenait pour me lire des histoires, que j'aimais; celle avec laquelle elle me racontait l'enfance de Papa et de Tonton Eric, ou parfois la sienne. Mais il fallait beaucoup insister.

Pour son mari mort avant de pouvoir devenir notre grand-père à mes cousins, à ma cousine et à moi, j'avais bien compris qu'il était inutile de lui poser des questions. Si j'en parlais, le visage de Magie devenait tout de suite dur et se fermait. Ses yeux comme deux callots en fer gris foncé me fixaient d'abord, puis disparaissaient derrière leurs rideaux de paupières plissées. Silence. Sa respiration se bloquait.

D'ailleurs, à force j'ai su qu'il ne faut pas poser certaines questions aux adultes. Surtout aux parents. Ca les angoisse, ça les embête. Je me souviens du premier dimanche que j'avais passé rien qu'avec maman après le divorce. Elle avait éclaté en sanglots juste parce que j'avais demandé si elle et Papa resteraient divorcés toute le vie ou juste le temps que je grandisse. Et puis elle qui m'avait demandé pardon. « Pardon, fiston. » Mais de quoi ? C'est plutôt moi qui voulais m'excuser, mais je ne pouvais pas sortir un mot. Je ne savais plus où me mettre.

En ce temps-là, Maman avait souvent les yeux rouges et gonflés. Elle gardait ses lunettes de soleil même quand il faisait moche. Elle disait que c'était une conjonctivite à cause de la pollution, à cause de son déménagement près de la Bastille. Je faisait semblant de la croire : souvent, les grandes personnes ont peur et honte de pleurer. Le moins courageux en larmes, c'est Papa. Je dois tenir de lui.

Magie pour moi tout seul, ça c'était vraiment bien. Je n'aimais pas la partager avec mes cousins et ma cousine. Et je détestais carrément les déjeuners de fête de famille qui tournaient à chaque fois au vinaigre. C'était toujours : « Les enfants, faites moins de bruit! Calmez-vous! » Et les adultes, eux, ils ne s'entendaient pas?

Justement, ils ne s'entendaient pas.

Je n'ai jamais compris pourquoi, papa, mamie ou Tonton Eric, voulaient toujours avoir le dernier mot. Au début, ils discutaient de quelque chose ensemble, quelque chose que je ne comprenais pas, et puis peu à peu, ils n'étaient plus d'accord, ils se disputaient, ils s'énervaient et faisaient monter leur voix les unes sur les autres. Maman ou tata Emma essayaient de s'en mêler, mais ça ne servait à rien.

Un jour, ça avait tellement chauffé entre papa et mamie, qu'il avait bondi de table, m'avait hurlé de me presser de récupérer mes affaires. J'avais à peine enfilé mon blouson qu'on dévalait déjà les escaliers. Même pas eu le temps de goûter à la charlotte aux fraises! C'était après le divorce, je faisait la tête et j'avais dit que je préférais les dimanches avec Maman. Papa m'avait fait une drôle d'histoire!

Faut pas croire que j'ai toujours adoré Magie. Quand j'étais petit, elle me faisait même un drôle d'effet pas drôle. Ses grandes mains dures, la peau de ses joues fine à se déchirer et un peu molle, ses sourcils gris tout serrés audessus de ses lunettes qui me cognaient quand je l'embrassais. Et puis ses dents pas très blanches à cause de son âge et de ses cigarettes, comme m'avait expliqué maman. Mais surtout sa grosse voix qui ne rigolait pas. Une voix de mère-grand-pourquoi-avez-vous-de-longues-oreilles?

Magie, avant avant, je ne l'appelais pas Magie. C'est quand je l'ai aimée que c'est venu. C'est arrivé au moment du divorce, quand j'ai commencé à aller chez elle plus souvent et seul. On se retrouvait seuls tous les deux. Papa ou Maman me déposait. C'était comme si je les encombrais, en ce temps-là, comme s'ils ne savaient pas quoi faire de moi. Alors, ils se débarrassaient de moi chez mamie, parce qu'une grand-mère, c'est pratique, on ne la paie pas comme une baby-sitter. Elle garde longtemps, gratuitement et quand on veut et je savais que papa et maman n'avaient pas beaucoup de sous.

Au début, j'avais l'impression que mamie se forçait à me garder. Elle aussi, je la dérangeais. Mais petit à petit, j'ai compris qu'elle aimait ça, être avec moi, même si elle ne le montrait pas.

Comme j'étais souvent triste, j'ai fini par remarquer qu'elle essayait d'inventer plein de trucs pour me consoler, pour m'amuser. Des trucs rien que pour moi. Dès que Papa ou Maman avaient tourné les talons, elle me disait : « C'est quoi, cette petite mine? Tu vas voir, je vais te changer tes idées noires, moi! » Et elle sortait sa baguette magique et ça me mettait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel dans la tête. On jouait aux petits-chevaux, aux dominos. Des fois, elle louait une cassette de film. D'autres fois, on se faisait du vrai chocolat chaud en faisant fondre une tablette, et je patouillais avec elle pour faire du pain perdu.

C'est comme ça que j'ai compris doucement qu'elle m'aimait et que moi aussi.

L'une des plus belles choses géniales que Magie avait inventée, c'était juste après le divorce, l'année de mon CP.

Maman venait de quitter l'appartement où, Papa et moi, on était restés « entre hommes ». Elle avait emménagé dans une espèce d'atelier au fond d'une cour.

Comme le juge qui les avait « démariés » avait décidé que je serai soit chez l'un, soit chez l'autre, au début, j'avais eu l'impression d'être divisé par deux. Pareil que dans les opérations qu'on apprend à l'école. Celles où il n'y a pas de retenue.

Pourtant, au bout de quelques mois, je me suis habitué à passer de Papa à Maman et de Maman à Papa. Du coup, j'ai eu l'impression contraire : j'étais multiplié par deux. Tout était en double dans ma vie : maison, lit, habits, jouets, affaires de toilette...heureusement, que je n'avais qu'une seule école! Très vite, j'ai compris qu'il y avait des avantages dans ma vie en double, surtout pour les cadeaux, les sorties, pour la petite souris et l'argent de poche.

En me déposant rue Saint-Jacques un vendredi soir pour que j'y reste tout le samedi et le dimanche, Papa avait bafouillé des conseils à Magie avant de me laisser. Quelque chose que je n'avais pas entendu. Juste compris qu'il s'agissait de moi, parce qu'il avait dit « le petit ». Là, j'avais tout de suite repéré le regard furieux de Magie qui lançait des éclairs et sa bouche un peu tordue avant d'exploser.

De son index pointu, elle avait montré le seuil de sa porte d'entrée et elle avait dit à Papa d'une voix féroce : « Mon cher fils, tu la vois, cette ligne, là ? Eh bien, rentre-toi bien ça dans le crâne : à partir de cette limite, c'est chez moi et c'est moi seule qui décide pour « le petit » comme tu dis. Et puis d'abord, je te signale qu'il n'est plus si petit que ça, figure-toi! »

Grâce à mamie, je venais de grandir de plein de centimètres.

Je me souviens que Papa avait voulu rajouter quelque chose du genre surveiller ma lecture, ou l'heure à laquelle il me récupèrerait le dimanche, mais Magie lui avait jeté à la figure : « Si tu me prends pour une nounou débile ou pour une vieille gâteuse de service, faut le dire ! Reprend ton gosse tout de suite ! » Papa était parti très vite, cette fois-là, presqu'à reculons sur le paillasson. Il m'avait embrassé comme je déteste, sur le front, si vite qu'il avait oublié de me répéter le « sois sage » habituel.

A partir de là, chaque minute du week-end avait été de plus en plus géniale. Mieux que dans un film ou dans un roman.

« Chiche, Enzo, demain matin, ni vu ni connu, on prend le bus, et on file gare Saint-Lazare grimper dans le premier train qui part! Qu'en penses-tu, jeune homme? »

Evidemment, j'avais sauté de joie et au cou de ma mamie Magie magique!

J'étais tellement impatient que ce soit le lendemain, qu'après l'histoire du soir, j'avais carrément oublié d'avoir peur du noir et de tortiller mon doudou en réclamant maman.

Le lendemain matin, le premier train affiché au départ sur le quai était un direct pour Dieppe.

« Le hasard fait bien les choses! » avait déclaré Magie en me tenant la main très serré pour ne pas me perdre dans la foule des voyageurs qui couraient dans tous les sens comme une fourmilière. Le temps de prendre les billets, d'acheter des journaux, un illustré pour moi, et de quoi grignoter, on était super bien installés dans le train.

Pendant tout le voyage, j'avais essayé de tanner Magie pour lui faire dire ce qu'il avait de bien le hasard de Dieppe. Pourtant, même en jouant aux devinettes, il n'y avait rien eu à faire.

Jamais je n'avais vu Magie aussi heureuse. Elle riait fort et de la moche couleur de ses dents, je m'en fichais, à ce moment-là. Ses yeux se plissaient dans ses rides, mais c'était bien : ils avaient l'air de rigoler encore plus comme ça.

Moi, mon cœur était tout léger dans sa cage. Il chantait. On avait décidé qu'on ne répondrait pas si le portable sonnait.

Et puis, on était arrivé: « Terminus, Dieppe. Tous les voyageurs sont invités à descendre. Veuillez vérifier que vous n'avez pas oublié vos bagages. » Nous, des bagages, on n'en avait tellement presque pas, moi, mon petit sac à dos, Magie, son grand panier en paille rouge pendu à son épaule, qu'on avait été les premiers à sauter du marchepied.

« Maintenant, pas de triche, Enzo, tu fermes les yeux et tu ne me lâche pas d'un poil! »

C'était sa manie à elle de m'attraper toujours par la main. Même quand on allait au jardin du Luxembourg près de sa maison. Pour elle, la rue Saint-Jacques et la rue Gay-Lussac étaient une jungle dangereuse pleine de pièges et de dangers mortels. Pas question que je déboule seul en rollers ou en patinette!

Bien sûr, ça m'agaçait toujours, cette main dure comme une pince qui me tenait ferme, prisonnier, mais maintenant que Magie est morte, je sais que ça me manque.

Les yeux fermés, j'avais marché lentement, un pied devant l'autre, en pensant que ça devait être terrible d'être aveugle. On avait traversé un parking, longé un trottoir. L'air sentait bon. Des oiseaux passaient en criant fort. Des mouettes ou des goélands ...

Quand j'ai rouvert les yeux, devant nous il y avait un port de pêche plein de bateaux. Des bateaux, des vrais, énormes, en bois, en fer, avec des mats très hauts. Pas du tout comme les voiliers riquiqui qu'on loue au bassin du Luxembourg.

C'était la première fois que je voyais un port. C'était surtout la première fois que quelqu'un me faisait une aussi belle surprise. La plus belle depuis le début de ma vie.

La mer! On était arrivé à la mer! Je ne pouvais pas le croire. Deux heures avant, on était encore à Paris sous la pluie.

Magie a décidé de nous trouver tout de suite un hôtel pour la nuit. Comme ça, on pourrait déposer nos affaires et nous rafraîchir. Surtout que j'avais très envie de faire pipi. Je m'étais retenu tout le voyage parce que je déteste faire dans les we dégoûtants des trains.

En centre ville, on est passé près d'une grande église très vieille en pierre noircie, décorée de gargouilles horribles aux gueules ouvertes, aux têtes cassées, rongées par la pluie, le vent et le sel de la mer, mais blanches de crottes de mouettes. Pas du tout comme l'église toute propre au coin de chez Magie.

« Ca c'est drôle, Enzo ; ça ne va pas nous dépayser! Tu as lu? » Et j'ai déchiffré tout seul sur la plaque: « Eglise Saint-Jacques ». Je me souviens, Magie ne supportait pas que j'hésite. Avec elle, on n'avait pas intérêt à se tromper, surtout en lecture. Elle était plus sévère que ma maîtresse, Papa et Maman réunis. Et comme on était en février, d'après elle, je devais savoir déjà tout lire couramment.

« Ca te va, Enzo? » m'avait demandé Magie, en me montrant au coin de la rue l'hôtel qui s'appelait Saint-Jacques aussi. J'avais dit oui, alors on était entré dedans, pendant que les cloches sonnaient les douze coups de midi comme à Paris.

C'était une fête de deux jours qui commençait.

Le reste, je ne veux même pas me le rappeler parce que ça me fait trop de chagrin, et que j'en ai marre de pleurer. Des fois, je voudrais pouvoir fermer mes robinets à larmes. Un tour à celui de gauche. Un tour à celui de droite. Bien vissés. Plus de fuite, plus d'inondation!

Mes souvenirs qui me font pleurer, j'aimerais les mettre au congélateur pour les ressortir plus tard, quand je pourrai les supporter sans craquer. Mais pour le moment, j'ai beau commander ma mémoire, lui dire « oublie-moi! », elle refuse ; elle ne veut s'occuper que d'une seule chose : me faire penser et repenser à Magie au lieu de m'aider à apprendre mes tables de multiplication ou mon dernier poème de Maurice Carême.

Comment faire pour empêcher mes souvenirs de revenir m'embêter ?

Depuis que Magie est morte, le temps ne passe plus de la même façon. Il est devenu lent, il se traine comme moi le dimanche matin. On dirait que l'hiver ne veut pas finir.

Avec papa, on a passé le réveillon « en famille » mais sans mamie, c'était atroce! On a partagé la buche, mais sans une part pour Mamie: atroce! On a distribué les cadeaux, mais pas de cadeaux de mamie ni pour mamie: atroce! En plus, les adultes avaient décidé que cette année, mes cousins, ma cousine et moi, on était devenus trop grands, pour le sapin. Débile!

Heureusement que pendant sa semaine à elle, Maman m'a emmené voir la famille de Chambéry et qu'on a fait du ski.

A ma première descente sur la piste verte, j'étais tellement content, c'est bête, que j'aurais aimé téléphoner à Magie pour lui raconter. J'avais presque oublié sa mort. Mais tout de suite, je me suis rappelé son appartement vide, mon bouquet d'anémones sec au cimetière, et mes larmes se sont mises à couler sans s'arrêter le long de mes joues.

Toutes chaudes, toutes salées, je les léchais du bout de ma langue, au coin de ma bouche, et c'était bon. Elles avaient un goût de la mer à Dieppe qui me faisait du bien ; et dès que le vent les effaçait, il en dégoulinait d'autres, et encore d'autres. Plein d'autres. Jusqu'à ce que je comprenne qu'elles ne gèleraient jamais, qu'elles ne tiendraient dans aucun congélateur. Qu'elles ne deviendraient jamais des pointes de cristal brillantes en stalactites comme aux toits des chalets. J'ai surtout compris que ma réserve de larmes pour Magie était infinie, et ça m'a fait drôlement plaisir.

En fait, c'est normal : les larmes, c'est comme le lait des mamans : ça appartient au bébé qui est né. Moi, mes larmes, elles coulent pour Magie qui est morte ; et elles lui appartiennent. Depuis que j'ai compris ça, je n'ai pas le droit de les enfermer au-dedans de moi. Plus question de serrer mes robinets à pleurs, ni d'avoir honte. Et tant pis si on me traite d'« omelette »! Je ne me cacherai plus. Ni devant les autres de l'école, ni même sous mon saule pleureur.

Pendant ces vacances à la neige avec maman, j'ai appris à descendre en vitesse les pistes... sur les fesses jusqu'à ce que je passe le premier flocon. J'avais du mal à admettre que je ne pourrais plus jamais téléphoner à Magie et qu'elle soit fière de moi.

Une fois, je suis arrivé les skis en l'air, le blouson et le bonnet tout blancs, aux pieds de Maman qui m'applaudissait. Quand elle m'a tendu la main pour me relever, j'ai dit « pas la peine » : c'était la forte main de Magie que je revoyais, et je ne l'aurais plus jamais.

Maman a cru que j'étais fatigué. Elle m'a proposé : « Fiston, et si on prenait la remontée mécanique ?». C'est à ce moment-là que ça m'a pris. Un fou-rire d'enfer, énorme, incroyable, impossible à arrêter! Maman ne comprenait pas. Elle me regardait ahurie. C'était juste à cause du mot « mécanique ». Un gros clin d'oeil que Magie venait de m'envoyer, et j'étais mille fois heureux.

En remontant la pente, , j'entendais dans ma tête son robot-macho qui roulait des mécaniques, et je continuais à rire comme un malade. Ca, je ne risquais pas d'en devenir un de robot-macho! Pas question! Je n'ai rien expliqué à Maman parce que c'était entre Magie et moi. Mais c'était décidé de décidé, promis juré, juré craché : je pleurerais quand je voudrais!

Les semaines ont passé. Avec Ivan, je ne sais pas comment ça s'est fait, on n'a toujours pas réussi à commencer notre BD. Peut-être que c'est encore trop difficile pour notre âge. L'ogre Greu n'est jamais né. Il est resté enfermé dans nos têtes et dans nos tiroirs. On s'est juré qu'on s'y remettrait un jour. Plus tard.

Moi, je continue à me guérir de la mort de Magie. C'est long. Je vois bien que papa aussi, même s'il ne le montre pas. Chacun a sa tristesse. Il y a des choses qu'on n'arrive pas à partager.

Je ne sais pas plus où vont les morts après, mais je m'en fiche. Je ne pose même plus de questions aux parents parce que je sais qu'ils n'ont pas de réponse. Personne n'a de réponse. Ce que je crois maintenant, c'est que si jamais la vie des autres morts est vraiment terminée, pas celle de ma grand-mère!

Ma mamie, elle est toujours là, elle restera là pour moi, au fond de moi, avec moi. Aussi vrai que je garde en moi le petit nom secret que je lui avais donné, qu'elle seule connaissait et qui ne regardait que nous : *Magie*.

Elisabeth Brami